



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Entretien avec Jean-Christophe Dubuisson

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

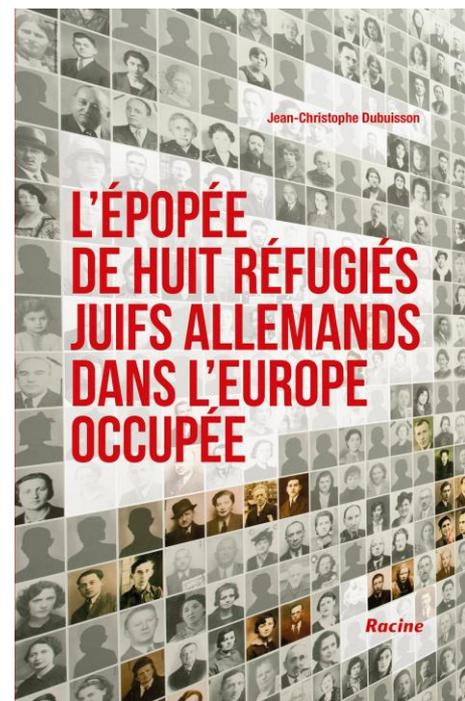
Mai 2025

Professeur d'histoire, conférencier et chroniqueur radio, Jean-Christophe Dubuisson est l'auteur de plusieurs ouvrages portant sur les XIX^e et XX^e siècles¹. En 2023, il publie chez Racines *L'épopée de huit réfugiés juifs allemands dans l'Europe occupée*. Un livre né d'interrogations sur son histoire familiale et le fruit de plusieurs années d'enquête. C'est à propos de ce travail qu'il a accepté de répondre à nos questions.

Bonjour Jean-Christophe Dubuisson, pourriez-vous tout d'abord nous dire quelques mots sur la genèse de votre livre ?

À l'origine de cette enquête, il y a un jeune garçon, Ralph Mayer, qui a été caché dans la famille de ma grand-mère depuis le 13 juillet 1943 jusqu'à la libération de Bruxelles. Il y est par ailleurs resté domicilié jusqu'en 1955. Dans ma famille, depuis que l'on est petit, on sait qu'un jeune garçon a été caché chez ma grand-mère, mais elle était assez discrète à ce sujet, surtout parce que l'histoire est triste pour elle et sa famille. Dans le sens où ce jeune Ralph Mayer s'était lié d'amitié avec son frère, et que celui-ci est décédé une dizaine de jours avant la fin de la guerre. À la Libération, quand tout le monde faisait la fête, chez elle, on pleurait la mort de son frère. Il fallait aussi aider ce jeune Ralph Mayer à essayer de retrouver ses proches – mais ils avaient été exterminés –, l'aider à tenter de récupérer ses biens, à se reconstruire une vie...

En fait, le moment déclencheur de ce livre fut la visite, en mars 2018, chez ma grand-mère, ici, à Rixensart, d'une journaliste du *Washington Post*. Celle-ci, lors d'une mission en Belgique, avait dormi avenue Albert Jonnart. Cette avenue tire son nom d'un avocat qui avait hébergé Ralph Mayer avant qu'il ne soit caché chez mes arrière-grands-parents. Elle y a vu une plaque commémorative, et lorsqu'elle est retournée aux États-Unis, elle a voulu en savoir plus sur cette histoire. En menant son enquête, elle est tombée sur les différentes familles où Ralph Mayer avait été hébergé. Elle a contacté mon père pour savoir si ma grand-mère était encore en vie, ce qui est toujours le cas. Elle est alors venue en mars 2018 avec une interprète. Moi j'étais intrigué, j'étais touché. Plusieurs personnes de la



¹ *Une famille belge dans la tourmente de l'Histoire*, Bruxelles, Jourdan, 2018 ; *Napoléon Bonaparte et Jean-Baptiste Decoster : L'étonnant destin de l'ultime guide de l'empereur*, Regard, 2023 ; *Une famille belge dans la tourmente des guerres*, Bruxelles, Racine, 2024.

famille étaient présentes quand elle a rencontré ma grand-mère. C'est la première fois que j'ai vraiment pris la mesure de ce qui s'était passé pendant la guerre.

J'étais touché par l'histoire de ce jeune garçon, je voulais rendre hommage à sa famille dont il ne reste plus rien. Ralph Mayer, après tout ce qu'il avait vécu, n'a jamais voulu avoir d'enfants. J'ai alors découvert les pavés de mémoire, ces petits blocs de béton recouverts d'une couche de laiton portant le nom des victimes de la Shoah. J'ai fait des démarches pour en faire poser devant le dernier domicile des Mayer en Allemagne, à Cologne, et, de fil en aiguille, j'ai continué mon enquête. Je voulais en savoir plus sur cette famille et j'ai découvert qu'après avoir fui l'Allemagne, suite à la Nuit de cristal, d'autres réfugiés avaient logé avec eux : la famille Bloch et leur servante, mais aussi une infirmière, Stefanie Kosterlitz, qui venait de Berlin.

C'est d'ailleurs le cœur de votre livre : le destin de ces familles qui s'entrecroisent. Pourriez-vous nous expliquer ce qui les liait ?

En fait, elles ont été réunies un petit peu par hasard. Après la Nuit de cristal, beaucoup de familles juives allemandes ont décidé de fuir l'Allemagne. Ça s'est passé dans la panique et la précipitation. C'est ainsi que le couple Mayer est arrivé. Ils ont ensuite accepté d'héberger une infirmière du nom de Stefanie Kosterlitz, originaire de Berlin. Je ne peux pas le dire avec certitude, mais je ne pense pas qu'ils se connaissaient auparavant. Par contre, ils connaissaient les Bloch, l'autre famille qui viendra vivre avec eux à Bruxelles.

Les Mayer, comme les Bloch, étaient des mécènes. Les deux familles étaient assez fortunées, amatrices d'art et se connaissaient déjà à Cologne. Stefanie Kosterlitz n'était pas de ce milieu-là. Ils n'étaient pas de la même génération, elle était beaucoup plus jeune. Peut-être ont-ils été mis en contact via des associations d'aide aux réfugiés juifs, comme le CAAVAA, le Comité d'aide et d'assistance aux victimes de l'antisémitisme en Allemagne ? Ça a dû être perturbant pour ces familles qui avaient jusque-là beaucoup de moyens. J'ai eu l'occasion de visiter l'appartement des Mayer à Cologne. Un appartement magnifique, avec des éléments d'art déco, du marbre, de beaux parquets, etc. Quant à leur ancienne usine qui abrite aujourd'hui une académie de musique, ce n'est pas un petit atelier. C'est un bâtiment assez imposant.

Du côté de la famille Bloch, Arthur, le père était un médecin réputé. Le fils, Peter, dira lors d'une interview après la guerre que les œuvres d'art exposées chez eux auraient pu constituer les collections d'un musée d'une petite ville allemande. J'ai par ailleurs vu l'inventaire de ce que la Gestapo avait pris après l'arrestation d'Arthur Bloch et des parents Mayer en juillet 1943. Il y avait encore de nombreux objets de valeur, comme des manteaux de fourrure, etc.

Plus je creusais, plus je voulais en savoir plus sur ces personnes qui ont vécu cachées ensemble à Bruxelles. J'ai été à la Caserne Dossin, où il y a ce grand mur avec les photos de tous les déportés. J'ai été interpellé parce qu'il n'y a pas celle d'Arthur Bloch. Pourquoi ? J'ai découvert par la suite qu'il n'était pas parti, qu'il s'était suicidé là, en juillet 1943, dans la caserne. J'ai voulu mettre tout ça par écrit. En tant que professeur d'histoire, je voulais transmettre cette histoire à mes élèves, notamment parce que cela se passe à Bruxelles. Il n'y a pas beaucoup de récits de cette époque qui se passent à Bruxelles. J'ai découvert des personnages qui m'ont touché par leur courage ou par leur bonté.

Comme vous le précisez, c'est un récit très bruxellois. On se retrouve à Woluwe-Saint-Lambert, Etterbeek, Molenbeek, etc. On y suit l'itinéraire de personnes de manière parfois très intime, tout en étant sans cesse confronté à « la grande histoire ». Les aspects de la vie quotidienne et les souffrances endurées sous l'Occupation ne sont jamais détachés de leur contexte.

J'y tiens beaucoup. Aujourd'hui, on publie beaucoup de récits, mais trop souvent sans remise en contexte. Or, celui-ci est essentiel. La destinée de ces gens a été complètement chamboulée par « la grande histoire ». Celle-ci est fort compliquée, il faut pouvoir la relater le plus simplement possible et montrer son impact sur la vie et la trajectoire de ces personnes.

Vous avez effectué de nombreuses visites *in situ* (à Bruxelles, Malines, Merksplas en Belgique, à Eperlecques en France, à Cologne en Allemagne, à Terezín en Tchéquie, à Auschwitz en Pologne, etc.) On a le sentiment qu'il vous était impossible d'écrire votre livre sans vous rendre dans chacun des lieux que vous évoquez.

J'ai besoin d'aller sur place pour me rendre compte de la réalité. Quand vous vous rendez à Eperlecques, où Albert Jonnart a été envoyé pour participer à la construction du bunker², vous vous rendez compte des conditions de vie, vous voyez l'épaisseur de ces murs, vous ressentez l'humidité. Quand je suis allé à Auschwitz, où les parents de Ralph Mayer ont été assassinés, c'est le processus qui m'a frappé. L'usine de la mort. Une usine, par définition, est destinée à fabriquer quelque chose d'utile, et nécessite un certain rendement. À Auschwitz, les déportés qui arrivaient, qui étaient partis vers l'inconnu, qu'avaient-ils pris avec eux ? Ce qu'ils avaient de plus cher... Ensuite, même les corps des personnes assassinées étaient considérés comme rentables, les cheveux, les dents en or, etc.

Quand je me suis retrouvé dans l'appartement des Mayer – avec le locataire actuel et un représentant de la ville de Cologne – nous ne nous connaissions pas, mais nous étions tous les trois très émus. J'ai demandé au locataire s'il avait déjà entendu parler de l'histoire des Mayer. Il m'a répondu que non, mais qu'il y a une dizaine d'années, un vieux monsieur était venu en compagnie d'une Allemande. Il venait des États-Unis et il a demandé à voir l'appartement. Il connaissait tous les endroits, avait pris des photos. Il ne parlait pas beaucoup, mais il avait l'air bouleversé. Lorsqu'on lui a proposé de rencontrer la propriétaire, il a répondu : « non, cette dame, c'est hors de question. Je ne veux pas la rencontrer. »

Ce n'était pas Ralph Mayer ?

Non, cela s'est passé vers 2010 et Ralph Mayer est décédé en 1998. Je ne sais pas qui c'était. Un proche de la famille probablement. Le locataire m'a ensuite expliqué pourquoi il n'avait pas voulu rencontrer la propriétaire. Celle-ci avait alors 102 ans. C'est donc probablement elle qui avait acheté l'appartement à l'époque, de manière tout à fait légale, mais pour une bouchée de pain. Nous étions tous les trois, là, dans cet appartement, avec ce passé surgissant en un coup... Il y a eu un moment de silence. On était troublés, ne sachant que dire. Je sais que Ralph Mayer a voulu retourner à Cologne après la guerre. Il ne lui restait plus rien comme famille. C'est là qu'il avait grandi, mais il n'a jamais pu récupérer ses biens.

² Le blockhaus d'Eperlecques, construit de 1943 à 1944 pour servir de base de lancement de missiles V2.

Lors de votre enquête, vous avez rencontré beaucoup de personnes, mais au premier rang d'entre elles, il y a bien sûr votre grand-mère, Colette. Vous a-t-elle accompagné tout au long de votre travail ?

Oui ! Elle a tout relu. Elle est fort chamboulée par tout ça. Ça lui rappelle des souvenirs qui sont parfois douloureux. Elle avait 13 ans en 1940 et 17 à la Libération.

Une autre personne qui m'a beaucoup aidé, et avec qui je me suis lié d'amitié, est Bénédicte Jonnart, la fille de Pierre Jonnart. Elle m'a notamment transmis l'interview de son père réalisée en 2016 par Johannes Blum. Pierre Jonnart était scolarisé au collège Saint-Michel, dans la même classe que Ralph Mayer. Le père de Ralph, Erich, était client d'Albert Jonnart (le père de Pierre), qui était avocat. Erich Mayer avait des affaires ici en Belgique, avant la guerre. Et quand il s'est réfugié en Belgique en 1938, Albert Jonnart l'a aidé, également concernant ses biens en Allemagne. Pierre Jonnart est décédé en 2018, et je ne l'ai hélas jamais rencontré.

Votre arrière-grand-père, Jacques Breuer, conservateur aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (département de la Belgique ancienne et du service des fouilles) apparaît comme une personnalité qui sort de l'ordinaire. Il a fait preuve d'un grand courage, notamment en cachant le jeune Ralph Mayer dans le musée du Cinquantenaire. Pourriez-vous nous en dire un peu plus ?

Son père voulait qu'il reprenne la boîte familiale, et il avait d'abord fait des études de commerce. Mais il a ensuite décidé, avec ses propres fonds, de commencer des études d'histoire et d'archéologie. Il a par la suite réussi une brillante carrière académique. En juillet 1943, après l'arrestation d'Arthur Bloch et des parents de Ralph Mayer, il a fait passer ce dernier pour l'un de ses étudiants. Il avait un bureau attaché au musée et Ralph y dormait sur un matelas pneumatique. Ceci avec la complicité du concierge, Jef Note³, qui s'était rendu compte qu'il y avait quelque chose de bizarre avec cet étudiant qui logeait là. Ma grand-mère garde une très forte estime pour son père. Pour elle, c'était un héros. Il a fait preuve d'un courage assez exceptionnel. Jacques savait ce qui était arrivé à Albert Jonnart, qui s'était fait arrêter pour avoir caché le jeune Ralph. Ma grand-mère m'a raconté que quand Ralph était à la maison – il venait parfois souffler un peu dans un cadre plus familial que les réserves du musée –, Jacques passait parfois la nuit derrière la fenêtre... c'était très particulier. Il faut préciser aussi que le frère de ma grand-mère était trisomique. Il répétait donc beaucoup de choses.

Les parents de Ralph Mayer n'ont probablement jamais su ce qui était arrivé à leur fils, qu'il avait réussi à se cacher. Ils ne connaissaient pas mes arrière-grands-parents et quand ils ont été arrêtés, ils pensaient qu'il était chez Albert Jonnart. Ont-ils eu vent de l'arrestation de celui-ci ? Sans doute que non. C'est terrible de ne pas savoir ce qu'il advient de ses proches. J'ai essayé de me mettre leur place. Ralph Mayer profitait des nuits pour visiter le musée du Cinquantenaire. Il était seul dans ce musée dont il ne pouvait pas sortir. Il a pris conscience de toutes les beautés qu'il y avait dans le monde. Est-ce pour cela qu'il a tant voyagé par la suite ? Qu'il a travaillé pour la Sabena ? Il ne s'est jamais véritablement posé à un endroit. Il a

³ Joseph Note, dit « Jef », sera reconnu, tout comme les Breuer et les Jonnart, Juste parmi les nations. En 1953, Ralph Mayer s'était présenté auprès de l'administration communale de Woluwe-Saint-Lambert pour témoigner du courage de ses sauveurs. Un témoignage décisif pour les reconnaissances ultérieures.

vécu au Canada, s'est marié aux Pays-Bas et a terminé ses jours à Bruxelles. Chaque année, il allait rendre visite aux Jonnart et aux Breuer. Quand les parents de ma grand-mère sont décédés, il est encore venu chez elle. Elle m'a dit qu'il était très délicat, qu'il venait toujours avec un bouquet de fleurs. Il portait un grand sentiment de culpabilité. Il savait les risques que tous ces gens avaient pris pour lui, et le prix qu'ils ont payé...



Photo de famille réunissant les Breuer et les Jonnart en été 1945. Ralph Mayer est le second en partant de la droite © Jean-Christophe Dubuisson

Dans votre livre, vous évoquez aussi votre travail de mémoire auprès de vos élèves. Vous y parlez d'un voyage à Auschwitz, ou du témoignage de Simon Gronowski dans l'une de vos classes. Entreprenez-vous d'autres démarches qui sortent du cadre scolaire *stricto sensu* ?

En travaillant sur ce livre, j'ai également développé un parcours dans Bruxelles, en lien avec mes recherches. Il est tellement important de pouvoir mener les classes sur le terrain, que ce soit à Bruxelles ou ailleurs. Ça rend les choses plus concrètes, plus vivantes. Lors des tours que j'ai organisés autour du livre, j'ai senti les élèves fort impliqués et touchés.

J'introduis l'histoire en classe, à l'aide d'un PowerPoint. J'explique aux élèves comment l'histoire a démarré avec cette journaliste du *Washington Post*. J'aborde ensuite l'histoire dans les grandes lignes, les différents protagonistes, les lieux, etc. J'explique l'Occupation et la Résistance, le groupe G (Peter Bloch a connu plusieurs de ses membres, notamment Youra Livchitz, quand il étudiait à l'ULB), l'attaque du 20^e convoi (le couple Mayer sera déporté dans le 21^e dont la sécurité avait été considérablement renforcée), etc. Je lis des extraits de

témoignages, notamment celui du grand-père de ma grand-mère, qui a laissé un carnet. C'était un personnage plutôt folklorique qui refusait d'aller se cacher lors des bombardements.

Ensuite, nous faisons un tour en ville, à différents endroits décrits dans le livre : le square Vergote, l'avenue Jonnart, le square Marie-Josée, etc. On pénètre dans notre ancienne maison familiale, square Marie-José. Elle abrite aujourd'hui une maison médicale, mais ils nous autorisent l'accès. Le fait de pouvoir y entrer, d'entendre l'escalier craquer... Voir les lieux, lire et écouter les extraits de témoignages aux endroits où cela s'est produit... Je pense que les élèves sont touchés. Ils sont plus présents, plus attentifs.

Pour terminer, j'aimerais revenir sur la phrase en exergue de votre livre : « Ce livre est le fruit de voyages, de belles rencontres, de recherches approfondies, d'une histoire familiale, mais aussi de mon imagination. » L'imagination est importante dans votre travail ?

Oui. J'ai besoin d'imaginer les situations, les ambiances, les lieux, d'exprimer mon ressenti. Je veux éviter une histoire froide, sèche, désincarnée. J'aimerais que l'on puisse lire mes livres comme on lit un roman. Parfois, j' imagine des scènes, des rencontres, des conversations, mais, alors je le précise. Toujours. Je pense que cela apporte de l'épaisseur au récit, ça le rend plus fluide. J'aime par exemple la façon dont travaille Bart Van Loo. Il parvient à rendre l'histoire captivante, parfois romancée, mais il y a toujours un but pédagogique.

Merci Jean-Christophe Dubuisson



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.